propos suscités par ***Héléa Wallet***

RÉMY MOTTE ANTIQUAIRE-DÉCORATEUR FONDATEUR DE RÉMY MOTTE

“Nous aimons faire dialoguer les styles”

À la fois antiquaire et décorateur d'intérieur, il cultive avec passion l'art d'embellir les intérieurs, entre mémoire du passé et création contemporaine. Depuis son *showroom* du Nord de la France, il compose des univers où chaque objet retrouve sa place et son éclat. Rencontre avec un esthète attaché aux *« oppositions harmonieuses »*, cette signature qui fait dialoguer les contrastes avec élégance.

Existe-t-il un lien entre votre univers d'antiquaire/décorateur et la chasse ?

Je ne suis pas chasseur, néanmoins beaucoup de mes clients le sont. J'ai eu l'occasion d'intervenir à maintes reprises dans de belles propriétés dédiées à cette pratique. Parmi elles, j'ai travaillé à la réalisation de boiseries et à la décoration des intérieurs du relais de chasse dans le Perche ayant appartenu à feu Patrick-Louis Vuitton.

Quelles sont les prémices de votre double vocation d'antiquaire et de décorateur d'intérieur ?

Ébéniste de formation, j'ai débuté rue du Bac à Paris chez un restaurateur de mobilier qui fournissait les antiquaires des quais, avant de suivre un cursus en école de commerce. Par la suite, j'ai ouvert ma boutique d'antiquités en 1980, ici à Villeneuve-d'Ascq, dans le Nord. Aujourd'hui, nous disposons d'environ 500 mètres carrés de *showroom* et je me suis entouré d'une petite équipe composée d'une architecte, d'un ébéniste au sein de notre atelier, d'un responsable de *showroom*, d'une comptable et de ma fille aînée, qui s'occupe de la communication.

Quelles sont vos spécialités ?

Ce sont les boiseries et les parquets anciens, qui m'amènent à travailler régulièrement pour des demeures historiques. Au fil du temps, la décoration d'intérieur s'est naturellement immiscée dans mon métier d'antiquaire, face à la demande de clients qui souhaitaient que je m'occupe également de l'agencement de leurs intérieurs. Pour un château situé dans les Deux-Sèvres, le propriétaire, américain, nous a par exemple sollicités afin de recréer des rideaux d'après des documents historiques, avec des étoffes provenant de la maison Tassinari & Chatel. Nous intégrons dans nos chantiers des rideaux, des passementeries, des tissus tendus, des papiers peints et du mobilier sur mesure.

Parmi mes créations, la console Vague, dessinée et réalisée en acier avec une finition à la feuille d'or *(voir page ci-contre)*, illustre bien cet esprit de dialogue entre tradition et modernité.

Votre univers mêle donc mobilier ancien, objets chinés et créations sur mesure. Quelle philosophie guide vos choix ?

Nous sommes des passeurs d'émotions. Chaque objet que je chine a procuré un élan chez moi et c'est cette approche exaltante qui guide mon travail. Pour la réalisation d'un projet, je suis d'abord à l'écoute des clients afin de comprendre leurs besoins, leur façon de vivre, leurs goûts. Je vais puiser chez eux ce qui les anime pour leur construire un projet qui leur soit propre. Il existe de nos jours deux démarches : dans une demeure historique, nous nous attachons davantage à rester dans un esprit classique, nul besoin de réinventer. Il nous arrive parfois de faire des recherches stratigraphiques, par exemple sur une boiserie du XVIIIe siècle, afin de retrouver les différentes couches de couleur et recréer un ensemble cohérent. En revanche, dans les autres projets, l'esprit Rémy Motte, c'est avant tout celui des oppositions harmonieuses : l'alchimie entre l'ancien et le contemporain, créer des contrastes, faire dialoguer les styles pour donner vie aux intérieurs avec émotion et élégance.

Travaillez-vous avec des artisans locaux ou des ateliers partenaires ?

Oui, je fais travailler une équipe d'artisans avec lesquels j'ai mes habitudes et qui ont un bon niveau de compétences : ébénistes, peintres décorateurs, tapissiers, électriciens, plombiers… En fonction des projets, je m'entoure de bons corps de métiers. En ce moment, je m'occupe d'un petit château dans le Boulonnais et d'un autre projet près de Carcassonne avec un architecte local pour des clients belges avec qui j'avais déjà collaboré et qui me font confiance à nouveau.

Des lieux de prédilection où vous aimez dénicher des objets ?

Je reçois quotidiennement des propositions par mails. Et puis je sillonne l'Italie, c'est un peu ma récréation. J'y ai trouvé, entre autres, un grand portique baroque en bois sculpté de 3,50 mètres, qui devait être une alcôve ou un passage faisant partie d'un décor ; ou encore une rare traverse en bois sculpté du XVIIIe siècle qui venait soutenir un orgue que l'on pourrait imaginer en tête de lit, pourquoi pas.

Un projet de décoration marquant ?

La restauration du manoir de Becquancourt sur la propriété du château de Dampierre-en-Yvelines. Ce projet tombait à point nommé pendant le confinement. Le clos et le couvert avaient été confiés au cabinet d'architecture parisien de renom 2BDM. Ce client, passionné de patrimoine, m'a fait confiance pour réaliser l'aménagement intérieur complet : boiseries, terres cuites anciennes, portes transition Louis XIII–Louis XIV.

Quelle découverte ou acquisition vous a particulièrement ému ?

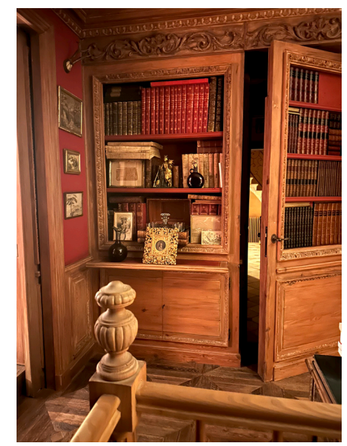
Il y a tant de choses qui m'ont ému… Je pense notamment à un lustre conçu à partir d'une guirlande italienne de bois sculptée du XVIIIe siècle. Un ensemble à caissons, suspendu par du fil de pêche, doté d'un éclairage. Il trône aujourd'hui dans la salle à manger d'une demeure tournaisienne, en Belgique, où j'ai eu le plaisir d'œuvrer. Pour l'anecdote, le propriétaire, grand chasseur, m'a récemment confié l'aménagement d'un petit salon dédié à l'art cynégétique. Dans un autre registre, je garde un souvenir amusé d'un projet à Saint-Omer. Un client m'avait proposé des boiseries du XVIIIe siècle, démontées quarante ans auparavant. J'étais tombé amoureux de ces boiseries et, par chance, j'ai trouvé un autre client qui venait d'acquérir un hôtel particulier dans la même ville.

L'exportation d'objets anciens se confronte-t-elle à des réglementations ?

En effet, pour pouvoir vendre à l'exportation des éléments de boiserie ou des cheminées qui ont fait partie d'un bâtiment historique, il faut préalablement faire une demande d'autorisation de sortie du territoire auprès du ministère de la Culture, et de son bureau de la Conservation, et recevoir son accord. Ces démarches peuvent prendre plusieurs mois. Cette obligation ne concerne pas le mobilier sauf des objets ou meubles exceptionnels qui ont une valeur patrimoniale et peuvent toujours être préemptés.

Comment voyez-vous évoluer votre métier ?

C'est un métier plein d'avenir. La France a été le centre du monde au XVIIIe siècle, et recèle un riche patrimoine. Beaucoup de personnes, lorsqu'elles ont réussi dans leurs affaires, aspirent à acquérir une propriété de caractère pour la restaurer. Aujourd'hui, bien que les antiquités soient quelque peu délaissées, ce métier reste prometteur pour peu que l'on soit force de proposition. Pour correspondre au goût d'aujourd'hui, il faut savoir marier des éléments classiques avec des objets plus contemporains, sans jamais perdre en élégance, un peu comme un metteur en scène. Et, bien que j'éprouve toujours un immense plaisir à exercer mon activité, j'aspire désormais à réussir ma transmission à un jeune entrepreneur passionné, créatif, prêt à reprendre le flambeau. ■



Pour en savoir plus voir page 162

AVEC NOS PARTENAIRES
Patrice Besse
Châteaux, demeures, tout édifice de caractère
Immobilier parisien
SAVOIRS-PATRIMOINES

L'ABÉCÉDAIRE

par ***Annie Gondras****

C comme CIMAISE

Issue du grec *kymation* (“petite vague”) puis du latin *cymatium*, la cimaise est née de l'architecture antique. Elle est la moulure couronnant une corniche, la ligne de crête du bâti. Elle se déploie en renflement ou en courbe et protège ou couronne une élévation. Dans les temples, elle achève l'entablement, créant un dernier relief avant la lumière. La cimaise est une touche finale.

Elle devient “cimesse”, puis “cimaise“ au Moyen Âge et quitte la pierre pour le bois. Elle s'invite à l'intérieur des édifices. Sous les doigts des artisans, elle s'approprie la menuiserie et se fait boiserie, bordure ou appui-chaise… Ce mince relief protège la partie inférieure du mur des éraflures causées par les meubles, notamment les chaises. Dans les salons du XVIIIe siècle, elle circule entre la plinthe et la corniche, structure l'harmonie des lambris et souligne la hauteur d'appui. Ébénistes et doreurs l'habillent de mille profils, parfois exubérants. Coquette, la cimaise se fait perles, feuilles d'eau, godrons ou doucines…

Soudain, place au mur ! Par métonymie, la cimaise a fini par désigner le mur lui-même. Mais pas n'importe lequel : celui où l'on accroche les tableaux. Dès le XVIIIe siècle, dans les salons et galeries d'art, le terme désigne la partie du mur sur laquelle s'aligne la première rangée de toiles. Et mieux valait, pour un peintre, voir son œuvre posée sur la cimaise que reléguée aux rangs supérieurs. L'expression “avoir les honneurs de la cimaise” prend son sens : celui d'être exposé, d'être vu. Adieu moulure, bonjour prestige ! La cimaise grimpe d'un cran et devient synonyme d'exposition, de visibilité et d'un brin de vanité.

Toujours présente dans les musées et galeries, la cimaise s'est désormais faite technique : un discret rail d'aluminium, glissé à la jonction du mur et du plafond, d'où pendent des câbles invisibles et des crochets réglables. Hérité des galeries du XIXe siècle, ce dispositif ingénieux permet de déplacer les œuvres sans heurter la paroi et sans percer le mur. Mais la cimaise a aussi conquis les rayons des supermarchés où elle s'est muée en étiquette électronique affichant prix, code-barres et informations produit. C'est peut-être un peu moins glorieux, certes…

De la frise antique au rail contemporain, la cimaise a traversé les siècles sans jamais perdre la ligne, ou presque. Bien qu'elle ait toujours été discrète, cette “petite vague” n'est-elle pas la plus belle manière de rappeler que même les murs ont parfois besoin d'un peu de style ? ■

*(*) **Annie Gondras** est présidente de l'association Savoirs-Patrimoines.*

PHOTOS : COLLECTION RÉMY MOTTE